

## Un chemin. S'y perdre.

Olivier Godin

---

Number 195, July 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94189ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Godin, O. (2020). Un chemin. S'y perdre. *24 images*, (195), 23–25.

# **Un chemin. S'y perdre.**

par OLIVIER GODIN, cinéaste

**C'est comme ressentir l'appel de la  
salle, d'un rendez-vous dans l'ailleurs.  
Il est différent à chaque fois;  
un imprécis intraduisible semble être  
le terme de toutes ses expériences.**

Elles s'épluchent en nous, ne s'épuisent jamais complètement, car le film est là pour les faire revivre, un peu, juste assez. Mais avant, on y entre comme dans un vaisseau. La salle nous gobe, elle nous recrache aussi, et parfois, rarement, c'est transformé qu'on en sort. Avec un carquois rempli de flèches nouvelles, transpercé par les coups de la froide réalité, chaque pas hachant un besoin de décanter la matière, flotter dans la moiteur du métro de Montréal ou dévier du chemin du retour pour aller quelque part dans l'odeur des frites boire de la bière dispendieuse.

Parfois, c'est soulagé. On a tenté sa chance sur un film méconnu, guidé par l'intuition et on n'a pas trop perdu son temps. Le film était correct. Il faut mettre dans son régime beaucoup de films très corrects. Cela permet de mieux apprécier le film qui ne l'est pas du tout. Qui casse la baraque. Celui qui ravive le merveilleux. Parfois, il s'agit bien humblement de donner son temps à l'esprit de la salle, se lover dans le pacte qu'on entretient avec elle depuis des années, celui qu'on entretient avec les créateurs aussi, ou encore, tuer le temps, trouver dans un autre bruit celui du dehors, attendre la



↑ Asako I &amp; II de Ryūsuke Hamaguchi (2018)

fin de l'ouvrage commencé jadis. Quitter. Oublier. Recommencer. Ne pas être dans la salle tout en y étant, rêver les yeux ouverts, vous le pouvez également. Tousser comme un sans-dessein, se moucher dans sa veste ou encore respirer avec son âme, cela est possible.

Bruno (le chef de 24 images) me demande de me souvenir d'une fois parmi tant de fois. Ce long préliminaire vous indiquera peut-être que je ne trouve pas en moi cette fois déterminante. Il y en a au moins des trentaines. Il y a bien cette fois où je plongeais dedans aveuglément. Une salle de circonstance. Elle était sur

mon chemin. Le vent, il est tellement inutile ce vent, que je me dis, lorsqu'il m'envoie des aiguilles de sable dans les yeux. D'en découdre avec la surface adipeuse du plancher couleur coca-cola, ça, je m'en souviens aussi. Ce matin-là, j'encaissais une terrible nouvelle et je me rendais bien compte que le film importait peu. Ce n'était pas le film, mais la salle dont j'avais besoin. L'idée de se perdre en elle. De toute façon, c'était un film que je ne peux pas me vanter d'avoir vu en salle. Un autre film correct. Ce film et cette salle, elles étaient sur mon chemin. Vous savez comme moi que le vampire, le faquin ou

la croquette peuvent parfois déborder de fierté en se félicitant souvent de certaines expériences cinématographiques qu'ils collectionnent comme des trophées.

— Ah oui, je l'ai vu à Cannes. Je suis sorti avant la fin. La sélection officielle, un désastre!

— Moi, je l'ai vu en 12K à Paris.

— Moi, je l'ai vu et William Dafoe était dans la salle. Il était à côté de moi. Je l'entendais respirer. Il fait du sport, c'est certain, car il respire par le nez et bruyamment, comme un marathonien.

— Moi, j'ai vu le film à Montréal et Tomás Plekanec était dans la salle. Je ne l'entendais pas respirer, mais je voyais sa nuque. Elle cachait une partie de l'écran.

— Tomás Plekanec! Incroyable! Avec ou sans col roulé?

— Avec!

— Dans ce cas, maudit sans-dessin, tu ne voyais pas sa nuque, mais son col roulé!

*Salt*; *The Mechanic*; *Equalizer 2*; *Pacific Rim*; *Season of the Witch*; *Hello My Name is Doris*; *Law Abiding Citizen*. Je serais bien prétentieux de me vanter d'avoir vu un seul de ces films en salle, même en 12K à Paris, même avec Tomás Plekanec. Mais ce jour-là, j'avais seulement besoin de me perdre. De m'oublier. De retrousser mes manches, et de me sentir anéanti par une puissance légère, éphémère, une puissance de velours quand même. Je me devais d'entendre d'autres notes que celles, terribles, qui frappaient sur mes tempes, qui résonnaient dans mon cœur chamboulé. Une musique d'orage. Si vous le laissez aux commandes de votre âme, si vous ne résistez pas trop, si vous vous abandonnez, le cinéma à ce pouvoir fascinant

et terrifiant. Les images et les sons prennent le contrôle du cœur, blessé ou sans défense, le consolent, le visitent, le cajolent ou l'endorment, ça fonctionne même avec le bruit étonnant des films qui abrutissent et qui cognent. Le film correct par excellence vous enseigne que le bruit console.

Ma salle est donc là, sur le chemin piégé de l'empire, là comme le plus païen des sanctuaires, théâtre de religions sans bon sens et dont on s'accommode pourtant parce qu'on lui invente une utilité. J'étais si vulnérable que le film n'avait même pas besoin d'être correct, il ne pouvait qu'être. Être là, sur le chemin. De concert avec ce silence de la salle, le silence de mes alliés, j'ouvrais quand même les yeux pour voir ce qui se jouait de ce choix que nous partageons tous, le choix d'une salle, d'un film, d'un siège, un grand chemin, celui du vent inutile, des bombes et des ogres, ce chemin étourdissant qui se poursuit dans l'œuvre et qui opère en soi des ouvertures. Des gouffres maudits. C'est par où le façonnement de la vie intérieure se précise. Câline de bine que ce peut-être beau et étrange tout ce qui nous guide vers une œuvre. Le chemin qu'elle fait pour nous rencontrer, et celui que nous faisons en retour. Au milieu de tout ça, il faut une salle. Je me souviens de cette fois-là, notamment parce que le film terminé, j'ai senti l'orage de douleur revenir et hanter le vide de la salle. Je l'entendais murmurer et je savais qu'il m'attendait dans le bruit du dehors. Je suis donc resté dans mon siège et j'ai décidé, même s'il était très correct, de regarder le film une deuxième fois. Me perdre, encore.